

## 10. Avant la retraite (1979)

Texte français **Claude Porcell**, L'Arche Éditeur, Paris, 1987.

### **Le contexte d'écriture**

*Avant la retraite*, sous-titrée « Une comédie de l'âme allemande » fut montée pour la première fois le 29 juin 1979 au Staatstheater de Stuttgart, peu avant que le metteur en scène Claus Peymann soit contraint de démissionner de ses fonctions de direction du théâtre de Stuttgart, sous la pression, notamment, du ministre président du Land de Bade Wurtemberg, Karl Filbinger, lequel reprochait à Peymann, qui s'était engagé humanitairement en faveur des membres de la « Fraction Armée Rouge », d'être un « sympathisant du terrorisme ».

### **La pièce**

La pièce est construite autour d'un trio, le frère, ancien nazi et président de tribunal sur le point de prendre sa retraite, et les deux sœurs, Véra l'aînée, qui a une liaison incestueuse avec son frère et Clara, la cadette, paralysée depuis les bombardements alliés. Les trois protagonistes vivent sous le même toit, dans une atmosphère pesante de huis clos. (On retrouve, aux côtés de Traugott Buhre qui joue Rudolf Höller, Kirsten Dene, actrice fétiche de Bernhard, dans le rôle de Clara, et Eleonore Zetsche dans celui de Véra.)

Le premier acte montre les deux sœurs seules, en face à face, et qui attendent le retour de leur frère, Clara reprisant en silence les chaussettes de son frère Rudolf, tandis que Véra repasse la robe de juge de Rudolf et s'affaire à divers préparatifs en vue de l'événement de la soirée : une fête qui a lieu chaque année, le 7 octobre, et célèbre à ce jour le 30ème anniversaire de la mort du *Reichsführer* Himmler, héros et modèle de Rudolf, qui entend ainsi honorer sa mémoire et se replonger dans la nostalgie de ce passé. L'ancien directeur de camp de concentration que fut Rudolf n'a en effet rien renié de ses convictions d'autrefois, comme en témoignent notamment son antisémitisme virulent qui s'exprime à travers les imprécations les plus grossières contre les Juifs.

Après l'arrivée de Rudolf, dans le deuxième acte, le troisième acte rassemble autour de la table les deux sœurs et leur frère, lequel a revêtu pour l'occasion son uniforme d'*Obersturmbannführer* SS. Il prolonge cette sinistre mascarade jusqu'à contraindre Clara, le souffre-douleur de la « conjuration », la socialiste, à endosser l'uniforme de déportée. Mais la fête commémorative va tourner court, Rudolf, ivre, perd pied et se met à menacer Véra de son arme, puis s'effondre, victime d'une crise cardiaque, tandis que Véra tente en hâte de lui retirer l'uniforme de SS avant d'appeler le docteur Fromm, dont le patronyme suggère qu'il est peut-être juif.

### **Pistes d'analyse**

Si l'actualité, si la référence à l'actualité politique de l'époque, l'affaire Filbinger, a sans conteste contribué pour une large part à créer le scandale, c'est aussi la manière toute particulière qu'a Bernhard d'envisager cette période de l'histoire, cette réalité qu'est le nazisme, qui a marqué les esprits et provoqué les remous que l'on sait. L'originalité de Bernhard réside en effet dans ce qu'il ne s'intéresse pas tant aux circonstances politiques et/ou historiques susceptibles d'avoir facilité ou provoqué la venue de la « bête immonde » qu'aux structures psychiques qui l'ont rendue possible. Il n'adopte pas un point de vue extérieur, le regard porté de haut dégageant l'observateur de toute compromission éventuelle, de proximité gênante, voire de tout sentiment de similitude entre lui et son objet, mais tend à appréhender « ce qu'il y a de Filbinger en chacun de nous », comme il l'exprime dans une interview. Le nazi n'est pas seulement l'autre, comme par exemple les Autrichiens avaient voulu le faire croire en s'arc-boutant dans leur statut choisi de victime du Troisième Reich.

La constatation d'une certaine continuité mentale avec l'époque du national-socialisme, l'absence de véritable travail de clarification, d'établissement des responsabilités, dans la société où les bourreaux non seulement n'ont pas rendu de

comptes mais figurent parmi les notables, participa également au scandale, d'autant que Bernhard le fait avec l'exagération qui lui est coutumière.

Ainsi les apparences sont véritablement trompeuses. Sous le masque de la respectabilité bourgeoise, l'infection nationale-socialiste n'est pas morte et attend son heure pour réapparaître au grand jour. Dans les esprits rien n'a changé. Ce jugement, Bernhard l'exprime également à propos de l'Autriche dans l'autobiographie et affirme qu' « *ici, en l'espace d'une nuit, prenant la relève du catholicisme, le national-socialisme peut recommencer à dominer la scène* ». (Thomas Bernhard, *L'Origine* (1975), texte français Albert Kohn, Éditions Gallimard, coll. « Folio », p.113.) Au-delà de cet aspect strictement politique, voire emblématique, qui s'impose tout de suite à la réception, *Avant la retraite* doit également être envisagé dans une dimension plus singulière, celle d'individualités en proie à d'importantes difficultés existentielles, et qui, pour tenter de surmonter la crise, mettent en oeuvre diverses stratégies dont Bernhard a exploré au travers de nombreux autres personnages les différentes modalités.

Pour Rudolf, il semble qu'il n'ait trouvé de remède à l'angoisse ressentie devant un moi fragile et constamment menacé de dissolution, qu'en rentrant dans le cadre rigide de la hiérarchie de l'administration nationale-socialiste. Rudolf serait ainsi parvenu à consolider son identité vacillante en se construisant un moi social fort à travers ses fonctions de directeur adjoint de camp de concentration, mais également en se plaçant réellement et symboliquement sous l'égide de figures d'autorité, qu'il se représente comme toutes-puissantes et desquelles il tire la force de mener sa propre existence. L'attachement au système ancien s'expliquerait ainsi en partie par la capacité qu'il a eue à offrir à l'individu défaillant une armature identitaire et existentielle particulièrement solide.

Les mêmes mécanismes de soutènement mutuel et artificiel président à la relation avec la sœur aînée, Véra. Le frère et la sœur, incestueux, s'efforcent d'imposer comme naturelle une existence qui ne va pourtant pas de soi et sont menacés dans leurs efforts par la seule présence de Clara, reproche muet à l'adresse des deux « conjurés ». En effet si Clara, l'invalides, victime des bombardements alliés, clouée à vie dans un fauteuil roulant est livrée à cette conjuration familiale, dont elle est le témoin impuissant, elle parvient cependant à exprimer une muette réprobation, forçant indirectement les deux autres à chercher des justifications à leur mode d'existence.

Si Bernhard reconduit la traditionnelle dichotomie entre personnage muet (et) dominé et dominant logorrhéique, ou tout au moins détenteur quasi exclusif du langage, Rudolf et Véra monopolisent chacun à leur tour la parole, condamnant Clara au silence, il introduit cependant un léger assouplissement, puisque Clara parvient à glisser quelques répliques assassines entre les tirades volubiles et solipsistes du frère ou de la sœur, et laisse entrevoir une possibilité de rébellion plus franche.